PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA VIE POSTHUME

2me ANNÉE. — N° 11 Mai 1887

SOMMAIRE :

SCIENCE & CROYANCE

N'était le désir de dire à quelques amis et à M. Lecocq, mon excellent confrère de la revue des *Etudiants Swedenborgiens*, que je ne suis point athée ni même sceptique, je me garderais bien de parler de Dieu, convaincu que je suis que la plus belle page de théodicée — j'entends la plus vraie — est celle qu'on n'écrira jamais.

En matière de croyance je ne sais rien de plus dangereux qu'un ami déiste en continuelle recherche de preuves de l'existence de Dieu ; et rien de plus incitant qu'un ami athée en quête de thèses contraires. Sous le choc de ces interminables discussions, plus irritantes qu'instructives, j'ai toujours éprouvé un sentiment bizarre, étrange, mais rationnellement conséquent pourtant.

L'un veut prouver Dieu, et son enthousiasme philosophique aboutit à quoi : à prouver tout simplement l'insuffisance patente de ses arguments, et ma croyance s'amoindrit, parce que ma raison a presque honte d'admettre Dieu sur d'aussi piètres fondements.

L'autre veut tout nier, tout renverser, tout démolir, démontrer *ad rem* l'inqualifiable faiblesse de l'homme de croire à l'être suprême. Et que démontre-t-il ? Son impuissance, son ignorance

complète sur tous les inconnus qui forment l'atmosphère ambiante du savoir humain ; et ma croyance s'agrandit, se fortifie tant me paraissent alors insignifiants et veules les coups portés à la divinité.

La partie curieuse de toutes ces discussions n'est certainement pas la somme d'argumentation dépensée ; c'est le stupéfiant aplomb avec lequel les philosophes nous présentent leurs découvertes théistes ou athées.

En voici un qui se persuade avoir sauvé Dieu d'une tempête impie ; c'est un véritable sauvetage. Sur sa planche de salut la divinité va enfin trouver l'autel triomphal. En voici un autre d'un aspect différent. Tout plein de bon sens, de logique, de sciences, de formules, de topiques, il se pose en Nemrod chassant la divinité. Que dis-je ! Dieu est dans son carnier, là, mort, bien mort. Le sourire aux lèvres, il vous montre avec une modeste fierté le coup fatal qu'il a porté. Ce coup n'est pas le plus souvent un livre, pas même un discours, c'est une définition explosible. Il a tué le fanatisme, mais il nous en sort un autre : la croyance absolue aux quelques mots qu'il a agencés.

Par contre les champions de la divinité se montrent parfois farouches dans leur théisme. Ils serrent de si près la question qu'ils nagent dans les preuves ; une table qui bouge est une preuve, un arbre qui pousse est une preuve, une feuille qui tombe est une preuve, tout est preuve, à telles enseignes que la logique, la dialectique, la dianoétique, l'éristique, les déductions, les démonstrations se heurtent, se joignent, se disjoignent, se fondent, se confondent, se mélangent pour former cette babélique philosophie qui fait feu de tout bois devant l'autel de la théodicée. C'est l'ascétisme philosophique ou plus uniment une berquinade à teintes métaphysiques.

Et n'allez pas croire qu'on puisse recevoir froidement ou *incrédulement* les produits imaginaires des athées ou des déistes. Au milieu de leurs disputes préside l'amour-propre, ce ballon gonflé de vent — au dire de Voltaire — d'où il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre.

Mais quel est donc votre Dieu pourrait-on m'objecter. Pouvez-vous croire.....

J'admets que ma bonne étoile m'ait mis en présence d'un génie athée tel, que l'histoire philosophique n'en ait encore couché dans ses annales. Cet illustre personnage après avoir noyé mes petits

silents dans son immense savoir ne manquera pas, pour déraciner ma croyance, de me dire pour quelles raisons il est insensé de croire à Dieu ; et comme ces raisons pour être radicalement convaincantes ont dû fouiller et définir le Dieu à détrôner : voilà qui est bien, répondrais-je, et nous sommes d'accord, car si je croyais au Dieu que vous venez si savamment de me décrire je vous prie de croire que je n'y croirais plus. Malheureusement ce n'est pas là mon Dieu et force vous est d'en chercher un autre. Seulement, je dois vous prévenir que m'en trouveriez-vous encore un, puis deux, puis cent, mille, un million, rassembleriez-vous en une éblouissante synthèse, les plus heureuses définitions que jamais cerveau humain ait renfermées dans ses lobes, aucune d'elles ne saurait convenir à mon Dieu. Pouquoi ? C'est bien simple. Parce que je crois en un Dieu inexprimable, indéfinissable, et qu'il suffit que vous m'en définissiez un pour être certain que ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Est-ce un moyen d'éluder la question ? Point du tout. Je la laisse au contraire sur son véritable terrain, en voici la raison : quelle que soit l'étendue des sciences humaines, elles sont limitées ; dès lors, il est facile de concevoir que si je place Dieu en dehors d'un cercle décrit avec un rayon égal ou supérieur à la somme des connaissances humaines, toute conception pour si puissante qu'elle soit ne pourra sortir de ce cercle, et par suite, n'atteindra jamais Dieu. Je dis plus : en admettant même que nous fût acquise la connaissance du principe des choses, c'est-à-dire la solution des problèmes de la nature et et du monde (problèmes à l'égard desquels nos hypothèses sont absolument les mêmes qu'au temps d'Héraclite et d'Empédocle), nous ne serions pas plus avancés pour étudier ce Dieu infini, pour cette raison, que nous n'aurions acquis qu'un savoir limité aux moyens d'investigation dont nos sens disposent, soit un savoir fini, et que le fini ne peut, en vertu d'aucun principe, servir de mesure à l'infini. C'est l'application de cette belle pensée de Pascal : « *Son centre est partout, sa circonférence nulle part.* »

A tous ceux qui parlent de preuves, soit négatives soit affirmatives, à tous ceux qui passent leur temps dans les données abstractives de la métaphysique (terrain sur lequel les plus savants n'ont jamais su nous dire ce qu'ils avaient bien pu comprendre) il serait plus simple de leur donner ce problème à résoudre :

Etant donnée une droite A B trouver la formule capable de déter-

miner le nombre de droites qu'il faudrait ajouter à chaque extrémité A et B pour former une seule droite sans extrémité

Dira-t-on que ce problème est absurde tant il est impossible. Eh bien, toute discussion sur Dieu est semblable à ce problème. D'abord il est indéfiniment commençable car on peut supposer avoir passé des milliards de siècles à ajouter droites sur droites; seulement à quelque point qu'on s'arrête, la solution ne se trouvera approchée d'un pas : d'où l'inanité de la recherche. Ce principe d'incommensurabilité appliqué à l'intelligence limitée de l'homme nous prouve que pour savoir scientifiquement si Dieu est ou n'est pas, il nous faudrait posséder ce que nous n'aurons jamais : la compréhension de l'infini.

Mais votre raisonnement n'aboutit à rien, pourrait-on m'objecter!

Si j'ai bien exposé qu'on n'aboutit à rien sur la question de Dieu, ce résultat, quoique paraissant égal à zéro, n'en a pas moins une signification, une importance très-grande. Il nous prouve que science et croyance sont deux choses essentiellement distinctes de fond, de forme, de langage ; que les confondre c'est se tromper gravement ; et qu'enfin le problème de Dieu ne pouvant ressortir que de la croyance, tout essai de syncrétisme philosophique est un leurre, une utopie comparable à celle de la quadrature du cercle. Cette distinction établie suffirait pour faire disparaître toutes nos discussions, tous nos dissentiments, toutes nos rancunes d'école, car le mot scientifique de *preuve* ne pouvant plus être avancé dans la question de Dieu, la tolérance, synonyme de libre conscience, trouverait enfin place au soleil.

Et maintenant, si l'on me demandait pourquoi je suis déiste, je répondrais que je crois en Dieu parce que mon sentiment m'oblige à y croire ; non qu'il s'agisse d'un sentiment acquis par telle ou telle étude, mais parce qu'il constitue une tendance naturelle d'affection que je constate en moi, sur laquelle ne saurait réagir qu'une preuve inéluctable de la non existence de Dieu.

En dehors des sciences proprement dites, le bien et le beau frappent mon cœur plutôt que ma raison et s'expriment en un langage mystérieux et idéal qui me fait aimer ce mot Dieu. C'est donc parce que j'aime croire en Dieu, et que le cœur a son langage intime en dehors de la raison, que j'évite avec un soin jaloux de livrer ce sentiment d'affection à toute discussion, non pas seulement parce que je me rends compte de l'inanité de toute méthode, mais parce

que je sais surtout, que toute contradiction sur ce qu'on aime ne peut que nous irriter ou nous peiner.

Le sentiment déiste n'a qu'un seul langage : celui de la poésie. Mais ce terrain est délicat et difficile ; il faut ne jamais rester terre à terre, rayonner dans les cieux, sans quoi le charme cesse, la raison reprend ses droits d'analyse et donne naissance à l'insupportable et fatigante bataille des mots. Et puis, si le souvenir de Newton se découvrant toutes les fois qu'il prononçait le mot Dieu, présente à mon âme une image délicieuse et touchante, est-ce que cette image ne prendrait pas les teintes d'une pantomime grotesque si je supposais Newton prononçant ce mot Dieu à tous instants !

Soyons donc sobres de ce mot si difficile à employer.

Que le sentiment déiste soit gravé en traits d'amour dans certaines âmes, je n'en doute pas. Mais prenez garde, si vous le livrez à la raison, celle-ci bavarde et infirme comme le langage de l'homme ne manquera pas de créer une Divinité avec des matériaux humains et dès lors ce ne sera plus de Dieu que vous aurez parlé, mais d'un fétiche enguirlandé de réthorique.

Voilà la véritable impiété. Quand on la commet je rends grâce aux athées qui renversent votre idole.

Ce nettoiement fait, ma croyance est satisfaite, car seul, mon Dieu infiniment inexprimable reste debout.

LOUIS RÉVOLA.

La *Vie Posthume* n'a cessé dès son premier numéro de crier guerre au mysticisme. Elle persiste plus que jamais à voir dans l'usage des prières à formules cataloguées, une aberration propre à déconsidérer le spiritisme. Vainement nous demandons-nous quels bons fruits peuvent bien attendre les partisans de ce mystique usage qui transforme en chapelles certains groupes spirites dits consolateurs ; quant à ses dangers le récit suivant suffirait à lui seul à en démontrer l'évidence.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME PIÉTISTE

Au moment où de l'avis des écrivains spirites les plus autorisés, la nécessité s'impose pour tous de prendre parti pour l'une des deux écoles, dogmatique ou progressiste, il ne sera pas sans intérêt pour ceux des lecteurs de la *Vie Posthume* qui n'ont pas eu à traverser la période mystique des débuts, de lire le compte-rendu d'une séance spirite à laquelle j'ai assisté, il y a quelque temps, en pleine ville de Marseille. Il

leur sera facile de se faire une idée de ce que peut être le spiritism piétiste ou consolateur en rapprochant de ce compte-rendu les équipée cérébrales de M. Jules-Edouard Bérel, dont notre directeur, M. George, fait une si juste appréciation dans le dernier numéro.

Nous étions réunis au nombre de vingt-deux dans un petit salon don le milieu était occupé par une table ronde assez massive. Les dame étaient en grande majorité et, pendant les quelques instants qui précédèren la séance, je remarquai que plusieurs d'entr'elles étaient affligées d mouvements convulsifs très prononcés ; le lambeau suivant de conversatio me fit connaître la cause de cette affection.

— Est-ce toujours le même esprit qui vous tourmente ? demanda quel qu'un à une jeune fille qui paraissait fort agitée.

— Oui, Monsieur, j'ai beau prier, il ne veut pas me laisser en repos.

— Il ne faut pas vous décourager, mon enfant, il n'y a que la prière q puisse vous délivrer de lui.

La séance ayant été ouverte, M. le Président lut, au milieu d'u silence religieux, une prière dans laquelle on demandait au bon Dieu un foule de choses et principalement de ne permettre qu'à de bons esprits d se communiquer. Puis quelques personnes ayant placé leurs mains sur l table, on entendit distinctement frapper quelques coups dans le bois.

— Est-ce un esprit ? demanda le chef du groupe.

— Oui.

— Avez-vous quelque chose à nous dire ?

— Oui.

— Quel est votre nom ? Mais, avant, croyez-vous en Dieu ?

— Non.

— Alors, allez-vous-en.

C'est textuellement par ces charitables paroles qu'étaient reçus, o plutôt chassés, les désincarnés qui ne croyaient pas en Dieu, alors qu'o interrogeait avec douceur et déférence ceux qui accusaient une foi aveugl en la divinité. Tous ces derniers se trouvaient dans un état lamentabl de ténèbres et de souffrances, juste punition, disaient-ils, des fautes qu'il avaient commises ici-bas. Tous, invariablement, quêtaient des prières soupiraient après une nouvelle incarnation qui leur permettrait de répare le mal qu'ils avaient fait.

Pour témoigner tout l'intérêt que l'assistance prenait aux souffrances d ces âmes pieuses, M. le Président reprit son livre d'heures et lut un nouvelle prière appropriée à la circonstance.

Après un repos de quelques minutes, le Chef du groupe *mit les corp de tous les assistants à la disposition des esprits qui voudraient bie s'en emparer et se communiquer par ce mode plus expéditif.* Aussit une dame se leva brusquement comme mue par un ressort, ferma l yeux, jeta violemment les bras en avant, les ramena sur la poitrine p un geste saccadé et commença à mimer une scène militaire (?) avec d poses et des gestes dont je cherchais vainement la signification, quan mon voisin me dit à voix basse :

— Nous allons voir si elle tombera aussi bien que jeudi dernier.

— Comment ? ce n'est donc pas la première fois qu'a lieu cette scène ?

— Non, toutes nos séances de *possession* commencent par la mort de Marceau.

Je compris dès lors la mimique du médium. Il venait d'être frappé d'une balle fluidique ; il se mit à genoux, simula une courte prière, se releva en chancelant et tomba raide mort sur le parquet avec une grande vérité d'imitation.

Après cette scène, j'allais dire ce lever de rideau, le Président fut à son tour saisi par l'Esprit. Il se leva avec les mêmes gestes saccadés et, s'approchant d'une jeune fille, auprès de laquelle il prit place, lui tint un discours en vers, ou mieux en phrases rimées de l'effet le plus bizarre. Ce n'était plus Marceau, c'était un jeune habitant de la planète Mars qui venait visiter sa fiancée spirituelle, dont il avait été séparé par un crime dont l'expiation le retenait pendant plusieurs incarnations sur une planète inférieure. Il avait tué une chèvre ce qui, paraît-il, est le forfait le plus exécrable qu'on puisse commettre sur Mars. Incidemment et entre autres choses utiles à la science et à l'avancement de l'être, le bon jeune homme nous apprend que chez lui le lait est du plus beau noir et que le café est d'un blanc de neige, ce qui paraît assez naturel pour que le café au lait conserve la même nuance que sur terre.

Au milieu d'une foule de détails de cette force, l'Esprit nous ouvre quelques horizons nouveaux et nous donne, toujours en vers libres, des conseils excellents, nous promettant que si nous avons le repentir final :

> Nous irons sur les *asphères* élevées et puis, arrivés sur les hauteurs,
> Nous ferons un paquet de nos fautes et le jetterons dans les profondeurs.

Cet Esprit nous quitte enfin et fait place à St-Jean, qui veut bien emprunter le corps d'une jeune fille. Celle-ci se lève avec les mêmes symptômes d'agitation que les médiums précédents et essaye, mais inutilement, de captiver l'attention de l'auditoire par des tronçons intermittents de phrases hachées et sans suite, car, soit que Saint-Jean n'ait pas l'habitude de notre langue, soit que le médium ne possède pas les cordes vocales nécessaires pour émettre certains sons, le cher Esprit balbutie et ânonne comme un écolier qui veut réciter une leçon qu'il n'a lue qu'une seule fois. Au cours d'une pause, pendant laquelle l'orateur s'escrime à courir après le mot qui fuit, le Président de nouveau saisi par l'Esprit s'apprête à parler, lorsque St-Jean, qui a rejoint son expression, reprend le fil de sa harangue. Le Président se rassied et s'empare sur la table d'un porte-plume et d'un crayon qu'il met en croix et qu'il élève en les promenant de droite et de gauche à l'instar de l'officiant qui donne la bénédiction de l'ostensoir. En même temps avec un léger mouvement d'épaules il montre du doigt le pauvre St-Jean empêtré dans une phrase sans issue et fait de la main un geste qui signifie très clairement : « Que voulez-vous ? il n'en sait pas davantage, prenez patience, je vais parler. » Et aussitôt dans l'auditoire on entend chuchoter avec un soupir de satisfaction : c'est Jésus-Christ.

Ici, je dois m'arrêter un instant pour affirmer avec toute l'énergie dont je suis capable que, quelqu'énormes que ces choses puissent paraître, je ne fais nullement de la fantaisie ; je me borne à raconter avec la plus scrupuleuse exactitude ce que j'ai vu et entendu. Le seul reproche de lèse vérité qu'on puisse m'adresser est d'omettre des détails que la gravité pourtant bien connue de la « Vie Posthume », ne suffirait pas à faire accepter par le lecteur.

Je reprends mon récit : St Jean profitant de l'inattention générale, se rassied en épongeant les larges gouttes de sueur dont son front est inondé. Le Christ se lève et s'étant assis sur la table, les yeux fermés, promène autour de lui un regard, qui, à en juger par le sourire qui l'accompagne, doit être d'une douceur infinie. Puis, au milieu d'un silence solennel, il commence son discours. La tenue de notre sauveur est digne et correcte, la voix onctueuse et sympathique, le geste sobre et la diction facile ; seulement on reconnait aux premiers mots, qu'il est beaucoup plus familiarisé avec l'hébreu qu'avec la langue française, et que le fond se ressent parfois de la forme par suite de la tâche qu'il s'est imposée d'emprisonner sa pensée dans un certain nombre de syllabes dont quelques unes semblent avoir quelque ressemblance euphonique avec d'autres placées plus loin et à intervalles presque égaux, car, hélas, Jésus-Christ, je ne comprends pas bien pourquoi, a adopté l'usage qui parait prévaloir en haut de parler en vers. Est-ce un progrès ?

Toujours est-il que cette forme de langage n'empêche pas le Christ de trouver parfois des images aussi sublimes que pleines d'à-propos, la suivante par exemple :

Ainsi que la mouche qui a volé pendant toute la chaleur de l'été,
Et qui, lorsque viennent les premiers froids de l'hiver, *elle* se trouve matée.

La harangue de notre rédempteur se poursuit ainsi pendant près d'une heure, et cela sans la moindre hésitation. Elle est du reste parfaitement orthodoxe et pourrait, sans inconvénients être prononcée dans une chaire catholique sans en défalquer autre chose que les rimes par à peu près et les licences grammaticales qu'un Dieu seul peut se permettre. Elle se termine par ces mots qui me paraissent jeter un froid sur la partie masculine de l'auditoire.

Si vous voulez progresser rapidement et n'être jamais malheureux
N'oubliez jamais ce beau discours *que pour le faire nous se sommes mis deux*

vos guides : JESUS-CHRIST et ALLAN-KARDEC

O Allan-Kardec, grand et noble Esprit, si tu assistais réellement à cette séance, tu as pu juger si c'est nous, libres spirites, qui bafouons ta mémoire et amoindrissons ton œuvre !

Il semblait qu'après une pareille chute il ne restait plus qu'à aller se coucher. Il n'en était hélas rien. Après avoir proclamé les auteurs de ce beau discours, Jésus-Christ se renversa en arrière, les bras en croix, sur

la table au bord de laquelle il était assis. En même temps, une dame en laquelle venait de s'incarner l'esprit de Marie, se levait au pied de la croix improvisée et psalmodiait un cantique qui donnait raison au proverbe « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, se chante » ; au bout de quelques minutes, une grimace de dégoût indiquait que Jésus venait d'effleurer des lèvres l'éponge de vinaigre et de fiel, puis une contraction subite des membres et un cri étouffé rappelaient le coup de lance traditionnel.

Le plus intéressant du spectacle n'était pas sur la scène, ou du moins sur la table ; il était dans la salle. Toutes les femmes, sans exception, s'étaient précipitées à genoux et priaient en versant d'abondantes larmes. Quant aux hommes, ils étaient restés assis dans une attitude recueillie et respectueuse, mais il était facile de voir qu'ils étaient gênés et surtout qu'ils évitaient de se regarder. Je remarquai même que quelques-uns d'entr'eux n'attendirent pas pour décrocher leur pardessus que le défilé fut terminé, car il y eut un défilé. Chaque femme vint à son tour s'agenouiller près de la table et baiser le côté gauche de la redingote du Christ, qui s'était retourné sur le côté et qui dit à chacune quelques mots à l'oreille. Je sus, après la séance, les confidences que le Sauveur n'avait pas osé faire à haute voix, à l'une il avait dit :

« Je suis le berger de Sion et je veille sur mon troupeau. »

A une autre :

« Quand le berger veille, le troupeau est en sûreté. »

A une troisième :

« Il faut que le berger veille, s'il ne veut pas perdre ses brebis. » Et ainsi de suite.

L'idée est peut-être un peu vulgaire et la paraphrase monotone, mais on a beau être le Christ, des souffrances telles que celles de la Passion laissent toujours un peu de trouble dans l'esprit.

Je sortis de cette séance le cœur d'autant plus attristé que je savais que tous les membres du groupe sans exception étaient remplis de conviction et de bonne foi.

Si c'est là le vrai spiritisme, pensais-je, vite, qu'on nous ramène au catholicisme, car ainsi que l'a si judicieusement dit Alpha : « Au moins « le catholicisme a ses dogmes, et ses saints restent muets. Dans le « spiritisme, les saints parlent et Dieu sait comment. Chaque groupe « a ses auréoles, ses doctrines locales, ses invocations, ses patenôtres « et comme les fantômes en imposent plus que les principes on arrive « à croire aux plus fantastiques sornettes. »

A. MARTELIN.

Prochainement reprise dans la *Vie Posthume* de l'étude si justement remarquée de l'Esprit Jean, qu'il dicte par la typtologie et qui se poursuivra sous le titre de : l'Existence, « la Vie » (3me partie)

? (1)

Qu'est-ce que l'âme ? une individualité spirituelle consciente par elle-même, sans forme objective, unité d'un principe inconnu, dont le corps, instrument passif, sert à manifester les facultés. Telle est la définition spiritualiste. Si par contre nous consultons la théorie matérialiste nous obtenons la définition suivante : L'âme est une propriété résultante de la disposition particulière de certains organes. C'est un effet dont le corps organique est la cause.

En face de deux raisonnements aussi opposés et, il faut bien l'avouer, dont les conclusions sont aussi hypothétiques l'une que l'autre, c'est aux faits qu'appartient le droit de trancher définitivement la question ou tout au moins d'en préparer la solution à venir. Le spiritisme, dont l'édifice, il ne faut point l'oublier, repose tout entier sur des faits acquis par l'observation et mille fois répétés par de multiples et diverses expériences, semblerait appelé, par sa nature essentiellement positive, à résoudre enfin l'important problème de la nature de l'âme. Il n'en est cependant point ainsi, et nous assistons depuis quelque temps à un véritable tournoi métaphysique dans le camp des spirites, les uns affirmant au nom du Kardécisme la spiritualité de l'âme, les autres niant ou doutant de cette spiritualité au nom de la libre-pensée, et cherchant encore une solution que les premiers prétendent posséder.

Il semblerait facile pourtant, d'éviter d'interminables disputes en avouant simplement et franchement de part et d'autre que le fait spirite, dont tous sont unanimement d'accord à reconnaître l'authenticité, n'a apporté, en réalité, aucune nouvelle lumière sur la question si controversée de la nature de l'âme, et qu'il convient pour le moment, en attendant de nouveaux faits plus démonstratifs, de classer les différentes opinions qui tendent à la résoudre, comme n'ayant qu'une valeur purement hypothétique. Ce serait permettre à chacun une entière liberté d'apppéciations et d'explications et tout en évitant d'inutiles querelles, laisser le spiritisme dans sa véritable voie qui, nous le répétons, est essentiellement scientifique et positive.

Qu'Allan Kardec ait plus particulièrement prôné une opinion

(1) Voir le premier article du précédent numéro de la *Vie Posthume* auquel celui-ci fait suite.

de préférence à une autre, que les esprits à l'aide desquels il a écrit ses ouvrages aient manifesté plus de sympathie pour une théorie quelconque, c'est une manière de voir à eux personnelle qu'ils ont bien fait de défendre puisqu'elle était l'expression de leurs sentiments, mais qui ne saurait engager en rien l'opinion générale, chacun appréciant d'après le jugement qui lui est propre, et pouvant librement approuver ou combattre des théories, certainement fort respectables, mais non encore suffisamment démontrées. Ce qui est démontré en spiritisme, ce qui fait partie de son domaine scientifique, le seul dont il puisse imposer l'affirmation à tous ses adeptes, c'est la survivance de l'être. Nous sommes après la mort. C'est ce que nous prouvent les faits. Comment sommes-nous après la mort? C'est à quoi nous répondent ceux qui nous ont devancés dans l'au-delà, en nous affirmant qu'ils ont une forme déterminée et circonscrite. Du moins, c'est à peu d'exceptions près le résultat des communications reçues de toute part et l'opinion même d'Allan Kardec ainsi que l'on peut en juger par les deux passages suivants extraits du livre des médiums.

PAGE 5 : *L'esprit n'est pas un point, une abstraction, mais un être limité et circonscrit, auquel il ne manque que d'être visible et palpable pour ressembler aux êtres humains.*

PAGE 55 : *A quelque degré qu'il (l'esprit) se trouve, il est toujours revêtu d'une enveloppe ou périsprit, dont la nature s'éthérise à mesure qu'il se purifie et s'élève dans la hiérarchie ; de telle sorte que, pour nous, l'idée de forme est inséparable de celle d'Esprit, et que nous ne concevons pas l'un sans l'autre.*

Voilà des affirmations qui nous paraissent être parfaitement catégoriques et qui, si elles démontrent la survivance objective de l'être, n'impliquent nullement l'idée de sa spiritualité subjective. Pour le spirite, le problème reste donc sans solution ; l'être survit et se manifeste par une forme éthérée, subtile, quintessenciée, si l'on veut, mais toujours matérielle. A-t-il eu dans le passé ou aura-t-il dans l'avenir une individualité incorporelle, c'est-à-dire débarrassée de toute forme matérielle? Rien, absolument rien, jusqu'à ce jour ne donne lieu de l'affirmer, et si l'on s'en tient aux observations acquises il semblerait plus naturel, étant donnée la forme organique persistante, de pencher en faveur de la théorie matérialiste qui fait l'âme résultante et non causative de l'organisme.

Incarné ou désincarné, l'être est circonscrit par une forme déterminée, et si l'insuffisance des observations ne nous permet pas encore de définir exactement les rapports de l'âme avec son organisme dans la vie supra-terrestre, il est bien démontré d'autre part qu'à l'état charnel les multiples manifestations de l'âme sont passivement soumises aux diverses influences auxquelles est sans cesse exposée la forme organique. C'est ainsi, par exemple, qu'une simple lésion cérébrale peut transformer brusquement une intelligence virile en une craintive idiotie ; ou bien, en généralisant, que les fonctions intellectuelles nous paraissent soumises aux fonctions organiques dont elles semblent être plutôt la résultante effective que la cause efficiente. Comme sujets d'observation nous avons donc :
1° Un monde inconnu qui ne se révèle à nous que par les opinions généralement très diverses des êtres en faisant partie, opinions cependant presque unanimes pour affirmer la persistance d'une forme analogue à celle que nous possédons dans le monde charnel ;
2° Nos observations personnelles sur notre propre nature qui semblent devoir nous prédisposer à admettre de préférence certaines théories matérialistes.

Il s'ensuit, par conséquent, que la croyance spirite, c'est-à-dire la constatation positive de la survivance de l'être, n'implique en rien l'obligation de devenir spiritualiste, et qu'on ne cesse point d'être logique en affirmant la persistance de l'individualité organique après la mort tout en acceptant les idées matérialistes — le néant excepté — en ce qu'elles ont de réellement positif pour l'explication de certains faits tels, par exemple, que la constatation d'une cause purement matérielle pour la production de certains effets intellectuels.

Il est certain que ces faits — folie conséquente d'une lésion organique ou tout autre effet de même nature — peuvent être résolus par deux hypothèses différentes, la première admettant que le dérangement de la *fonction instrument* est la cause du trouble de la manifestation de l'*âme exécutant* et la seconde objectant que l'*âme résultante* reflète forcément le dérangement de la *fonction agissante*, mais puisque la découverte du monde supra-terrestre, que l'on voudrait nous faire considérer comme la consécration du spiritualisme alors qu'elle n'a démontré en réalité que sa conclusion *survitaliste*, n'a pu nous faire constater l'âme isolée de toute matière, nous demandons en quoi elle autorise l'affirmation

de l'une ou l'autre des deux hypothèses, matérialiste et spiritualiste.

Pour admettre les conclusions on n'en est pas moins libre de rejeter les prémisses — les catholiques, eux aussi, pouvant se targuer du fait de la survivance pour imposer leurs dogmes surannés — et nous ne voyons pas, puisque le champ reste ouvert à l'hypothèse, comment il y aurait lieu d'imposer comme article de foi, la spiritualité, plutôt que la matérialité de l'âme. Les Kardécistes, qui paraissent trembler pour la solidité de leur doctrine toutes les fois que l'esprit de libre examen semble se réveiller parmi les spirites, devraient au moins se donner la peine de consulter, dans ses écrits, l'opinion de leur chef d'école, et ils verraient alors que, bien loin de voir un danger quelconque dans la diversité des appréciations émises sur des sujets représentant encore l'inconnu, il avoue lui-même *que cela ne tire à aucune conséquence et n'infirme aucun des principes fondamentaux de la doctrine spirite* (Livre des médiums, page 55, lignes 16 et 24).

Ils y verraient aussi que du côté des êtres périspritaux la réserve remplace l'affirmation, ainsi que l'on peut en juger par la réponse suivante : *Vous, vous cherchez le périsprit, nous autres maintenant nous cherchons l'âme.* (Livre des médiums, pages 57 et 58) ; et ils y verraient enfin, ce qui ne manquera pas de les étonner beaucoup, qu'Allan-Kardec, si spiritualiste ait-il été, déduisait parfois de l'observation des faits certaines conclusions bien entachées de matérialisme ; nous citons de nouveau : *Cependant malgré l'absence du corps,* ils (les esprits après la mort) *constatent leur personnalité ; ils ont une forme, mais une forme qui ne les gêne ni les embarrasse ; ils ont enfin la conscience de leur moi et de leur individualité. Que devons-nous en conclure? C'est que l'âme ne laisse pas tout dans le cercueil, et qu'elle emporte quelque chose avec elle.* (Livre des médiums page 61). Et nous, que pouvons-nous en conclure ? C'est que si le fait d'avoir la conscience de son moi implique celui d'être revêtu par une forme, cette forme est donc la condition *sine qua non* de la personnalité, et que l'âme n'est point uniquement représentative du moi, mais simplement partie constituante ou résultante de l'individualité.

En résumé, nous ne voyons là que des hypothèses et non des faits ; qu'il soit donc permis à chacun de les apprécier suivant son jugement et ses sympathies particulières. Quant à nous, nous avons trop le sentiment de la liberté, pour vouloir imposer à qui

que ce soit des affirmations purement gratuites, puisqu'elles ne sont que l'expression de nos conclusions personnelles, mais c'est en vertu de ce même sentiment que nous réclamons pour tous la plus grande tolérance, chacun ayant sa raison pour guide et pour juge sa conscience. Que l'âme soit matérielle ou spirituelle, qu'importe ; l'être survit, c'est là le principal, c'est là le fait démontré et incontestable ; quant à sa nature dans l'au-delà, encore une fois qu'importe ; quelles que soient les conclusions de nos recherches individuelles, l'être survit et se communique ; qu'il soit esprit ou matière, l'un et l'autre de ces deux états ne constituent pas un obstacle à la continuité de ses affections ; qu'ils ne soient pas non plus un sujet de discorde et de division parmi nous, mais ayons pour cela la franchise de constater notre ignorance ; doutons et cherchons avant d'affirmer, et laissons le champ librement ouvert à toutes les théories, à toutes les hypothèses, quand il s'agit d'un sujet aussi important et aussi difficile à résoudre que celui de la nature de l'âme puisqu'il représente encore l'INCOMPRÉHENSIBLE, l'INDÉFINISSABLE, l'INCONNU.

E. LEBAY.

Nous recevons de notre excellent confrère M. di Rienzi, directeur de la *Pensée Nouvelle*, la charmante pièce de vers suivante. Nous nous faisons un plaisir d'en offrir la primeur aux lecteurs de la *Vie Posthume*.

IMMORTALITÉ

Lorsqu'à l'hiver, on voit partir les hirondelles
Pour chercher au midi des frondaisons nouvelles
Qui croissent par là-bas sous un azur vermeil,
Le rossignol pensif, à travers les espaces,
Voudrait suivre leur vol aux fugitives traces
Et quitter les pays de frimas et de glaces
Pour rêver et chanter les baisers du soleil !

***

Ainsi, lorsque la mort emporte dans la tombe
Celui qni, parmi nous, dans la lutte succombe,
Nos yeux peuvent pleurer, mais nos cœurs sont jaloux

Car l'esprit délivré de la grossière chaîne
Qui nous retient encore à la mêlée humaine,
S'envole librement dans la céleste plaine
Et revient pour veiller près de chacun de nous.



Alors notre pensée à l'avenir s'attache.
Le sanglot oppressé que la douleur arrache
Se change en cri d'espoir et d'indicible amour,
Et nous aspirons tous à ces nouvelles sphères
Loin des tristes frimas et des noires chimères,
Ténèbres qui ne sont, après tout, qu'éphémères
Puisque par le trépas, nous revoyons le jour.....



Mais il est ici-bas des âmes désolées,
Rebelles à l'espoir, et dont les envolées
Se heurtent à la tombe où tout semble finir ;
Il est des malheureux sans force et sans courage
Qui s'en vont dans la vie, affronter chaque orage,
Sans qu'un mot consolant les sauve du naufrage,
Sans qu'un rayon d'en haut puisse les soutenir ;



Il est des assoiffés de paix et d'espérance,
Dont le doute incessant est la pire souffrance,
Et qui ne savent pas qu'après la froide mort
Tout un monde nouveau surgit et se dévoile
Comme le Saint des Saints dont la tombe est le voile,
Et que les cœurs d'amants vont d'étoile en étoile
Traversant les éthers, pour arriver au port...



Il est enfin des cœurs fermés à toute ivresse
Dont la sombre existence est faite de détresse,
De tortures sans fin, comme en un rêve noir,
Et qui s'abandonnant à l'affreuse tourmente,
Ainsi qu'un arbre mort, par la vague écumante
Se laissent engloutir éperdus d'épouvante
Par les horribles flots du morne désespoir !



Oh ! c'est alors qu'en nous, renfermant nos faiblesses,
Nous devons oublier les joyeuses promesses
Pour ne nous souvenir que du déshérité !

Et puisque par l'amour, on peut atteindre aux cimes
Unissons nos efforts pour sauver des abimes
La foule et le penseur, ignorantes victimes
Qui croient dans le néant trouver la vérité !

***

Et s'il faut secourir l'être faible qui tremble
S'il faut marcher toujours et marcher tous ensemble
Vers l'idéal rêvé, sachons que par là-haut
Nos frères d'autrefois soutiennent de leurs flammes
Ceux qui dans la tempête encouragent les âmes,
Celui qui sait enfin, en s'emparant des rames,
A l'heure du péril servir de matelot !

***

HARMONIE est le but, AMOUR en est l'étreinte
JUSTICE en est la loi, la loi suprême et sainte,
Dont le vivant symbôle, auguste trinité
Unit le clair azur à l'ombre de la terre,
L'âme pure et croyante à l'âme solitaire,
Le cœur riche d'espoir délivré du mystère
Au cœur qui ne croit plus à la fraternité !

EMILE DI RIENZI.

Merci à l'honorable et très obligeant Docteur Charroppin qui, après nous avoir donné un avant-goût, dans sa première lettre de Février dernier, de l'opuscule si supérieurement écrit et pensé d'Alphonse Esquiros « de la Vie Future, » a bien voulu nous en adresser un des rares exemplaires qu'il avait en sa possession. Nos lecteurs nous sauront certainement bon gré de faire revivre dans la *Vie Posthume* des pages qui cadrent si bien avec les principes d'universel et d'éternel progrès qu'elle défend.

DE LA VIE FUTURE

AU POINT DE VUE SOCIALISTE

Par Alphonse ESQUIROS

..... Les plantes et les animaux sont, sous la forme actuelle des choses, capables de perfectionnement. Le progrès de l'instinct chez les êtres inférieurs est une suite des progrès de l'intelligence chez l'homme.

Le genre humain, sans changer radicalement les lois, ni les con-

ditions de sa nature, a sensiblement modifié, depuis son avènement sur le globe, et modifie encore tous les jours, la forme de ses organes. Les races se sont transmises, en se succédant, les germes d'un progrès physique et moral qui se continue. Les générations se lèguent les unes aux autres une matière humaine perfectionnée. L'éducation donne aux sens des facultés spéciales qui sont peut-être dans la nature, mais qui ne se montreraient jamais sans l'exercice. Il y a l'œil du peintre, l'œil du naturaliste, l'œil du plongeur, l'œil du géomètre, autant de modifications des organes de la vue, produites par l'habitude, les connaissances et les opérations les plus ordinaires de l'esprit. On peut dire que dans ces cas, comme dans beaucoup d'autres, l'homme a déterminé par artifice une seconde création du sens. La limite de ces changements est-elle fixée par la constitution organique des êtres, à l'état actuel du globe ? Probablement non.

Les imperfections de la nature, dans l'état actuel de la vie, ne sauraient être masquées par quelques sophismes. Les docteurs catholiques, de meilleure foi que nos philosophes, ont voulu expliquer ces imperfections par le dogme de la déchéance. A les entendre, le premier homme aurait entraîné, non seulement sa race, mais encore toute la nature dans les conséquences de sa faute ; les éléments, les plantes, les animaux auraient, pour ainsi dire, péché en Adam, et seraient tombés avec lui. Il y a du moins dans cette croyance l'aveu d'une imperfection qui s'étend à tous les êtres créés.

Sans parler de l'homme, dont les aspirations et les désirs ne sont point en rapport avec l'état faible et borné de ses organes, toutes les créatures se montrent sujettes à des défectuosités. A la vue de ces privations de l'être, on se demande si les choses visibles doivent demeurer toujours comme elles paraissent aujourd'hui, ou bien si elles sont suspendues seulement pour un temps a la forme présente. C'est une question qui mérite au moins d'être posée.

... Si les animaux qui peuplent aujourd'hui la terre sont, comme nous l'avons dit, les dépouilles vivantes des différentes formations que le principe de l'être a traversées pour arriver du zoophyte à l'homme, pourquoi ce principe s'arrêterait-il, quand toute la nature aspire douloureusement à une nouvelle forme de vie ? Le monde que nous habitons est en gémissement et en travail ; une vaste mélancolie s'étend sur les êtres doués de connaissance et de

mouvement ; chaque créature est, pour ainsi dire, en mal d'une création nouvelle.

Le principe de la renaissance réside en tout ; seulement ce principe est masqué, dans l'état présent des choses, par les conditions mortelles d'une nature inférieure. Tous les progrès ne se révèlent dans le monde que par le concours des circonstances extérieures ; quand ces circonstances manquent ou avortent, les germes ne se manifestent pas. Ainsi, tout ce qui respire maintenant sur la terre contient le germe d'une existence perfectionnée, qui attend pour se développer un changement dans l'univers.

L'attente du dernier jour est souvent comparée dans les écritures à l'état d'une femme grosse ; c'est, à vrai dire, l'enfantement d'un état de choses perfectionné qui existe déjà en germe, mais que l'avenir fera paraître.

Dans ce germe, que nous appellerions volontiers le commencement de l'être nouveau, réside indéfiniment le mystère de la régénération des espèces. Habituons-nous donc à voir dans le règne organique, des formes provisoires qui s'usent et des forces invisibles qui croissent pour une rénovation future. Les bouleversements de la nature interviennent ici comme moyens auxiliaires. De même que le progrès historique a besoin d'être activé dans son cours par ces grands cataclysmes qu'on appelle les révolutions ou la chute des empires, de même le progrès naturel irait trop lentement sans ces grands mouvements du globe qui troublent tout mais qui, sous une apparence de ravages, donnent aux changements de l'organisme le moyen et la volonté de se produire.

*
* *

Ce qui existera un jour existe déjà en germe, célé dans la profondeur de nos organes. La mort dernière, qui doit détruire toutes les formes créées, ne fera que découvrir ce qui était masqué par les conditions présentes de la vie. Il faut, en effet, que la partie inférieure et imparfaite des êtres soit absorbée pour que la partie supérieure se dégage ; de là cette nécessité de mourir. Ce qui vit peu et ce qui n'attend guère de changements meurt peu ; témoins ces mousses séculaires qui se perpétuent sans altération dans nos herbiers. L'homme, par l'étendue de ses sentiments et de ses attaches, est de toute la nature celui qui meurt le plus. C'est surtout dans nos organes rudimentaires, dans nos sensations fugi-

tives et, pour ainsi dire ébauchées, que réside le germe impérissable de nos transformations à venir. C'est dans le cerveau et dans le grand sympathique, siège mystérieux de certains pressentiments vagues, de sourdes révélations, d'émotions délicates et obscures, que nous paraît surtout se cacher la racine de la perfectibilité future de l'homme.

Tel est du reste l'admirable enchaînement des parties au tout, que l'idée d'une réparation des êtres entraîne celle d'un changement complet dans l'ensemble de leur organisme. Le cerveau de l'infirme répond actuellement à son infirmité ; ouvrez l'oreille du sourd-muet, la place du mutisme n'en subsistera pas moins dans la partie du cerveau qui correspond aux sensations auditives. D'où l'on voit que si l'opinion des palingénésistes est vraie, la forme caduque des êtres et de l'homme en particulier sera modifiée un jour de fond en comble par le renouvellement qui se prépare, et dont les signes nous sont encore inconnus.

L'art est un essai de la résurrection des choses. Non seulement il fait passer dans le marbre ou sur la toile les traits de ce qui s'évanouit dans la nature, mais encore il donne à tout ce qui a vécu une seconde forme en rapport avec l'idéal de l'artiste. Les images, les portraits tracés par une main magistrale sont, sous ce rapport, comme les prémisses de la renaissance future des êtres.

Le changement n'aura pas lieu seulement dans la forme : il s'étendra aussi dans la substance. La matière humaine, quoique égale, est loin d'être la même, dans l'état actuel des choses, chez toutes les personnes. L'éducation, la race, le sexe varient infiniment les qualités du sang et les éléments de la vie. La civilisation donne, pour ainsi dire, aux organes des molécules perfectionnées.

La comparaison si philosophique de Saint-Paul, relativement à la diversité d'éclat qui règne parmi les corps célestes, le soleil, la lune, les étoiles, est applicable aux corps humains. Toute chair n'est pas la même chair ; celle-ci est transparente, celle-là compacte et argileuse. Il y a, nous disait un grand statuaire, notre ami David, certaines femmes qui brillent d'un éclat particulier, comme si leur chair était pétrie avec de la poussière de marbre ou de diamant. La lumière que versent autour d'elles, même pendant les ténèbres, ces créatures privilégiées, forme souvent, ajoutait-il, une opposition frappante avec l'obscurité terreuse des corps vivants qui les environnent.

Si l'ordre naturel des choses doit être remplacé sur le globe, et nous avons donné les motifs qui rendent cette transformation au moins probable, le travail de perfectionnement qui a pour objet de revêtir nos corps matériels de certaines propriétés moins grossières, sera continué et accru dans la suite des temps.

.....L'organisme humain ne sera pas le seul théâtre des changements survenus dans les lois présentes de la vie. C'est par amour-propre que l'homme a tout d'abord limité à sa race les conditions de l'immortalité : tout ce qui vit est appelé à revivre.

L'homme seul a le privilège d'entrevoir cette renaissance future ; d'où il a conclu, son orgueil aidant, que seul il était destiné à franchir l'abîme d'éternelle nuit dans lequel toute la nature, autour de lui, s'engloutit de moment en moment. La question de savoir si les animaux participeront à cette vie future ne fait pas pour nous l'objet d'un doute. Ce que les plantes et les animaux seront un jour ne paraît pas encore ; mais le germe de tous ces changements invisibles n'en est pas moins déposé, dès maintenant, dans leurs organes.

Le dogme de l'Eglise, en condamnant toute la nature à finir, et en n'exceptant de cette sentence que l'homme seul, altère profondément l'idée que nous nous faisons d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux. La vie promise à nos espérances n'est que la vie présente, reconstituée sur ces principes de justice et de perfectibilité organique dans la matière, qui forment pour nous, dès ce monde-ci, l'idéal du bonheur.

La grande révolution géologique dont nous attendons notre développement final, n'aurait point de raison d'être, si elle n'enveloppait toute la nature. La vie future ne serait pas un bien si l'homme n'y transportait le germe de tout ce qu'il a vu et aimé sur la terre, durant ses existences antérieures. Nos affections doivent nous suivre sur le globe régénéré. L'Eglise, en rejetant dans les froides ténèbres du néant tout ce qui n'est pas l'âme humaine, réduit beaucoup trop l'immortalité.

... Le monde actuel, avec tous ses habitants, participe aux changements qui sont prédéterminés, depuis l'origine des choses, dans les mystères de la création.

Aujourd'hui, le globe étale partout à sa surface, les traces de son imperfection. L'homme n'a pas encore pris possession de son royaume terrestre ; il ne s'est pas établi en maître sur sa planète.

Son action a pourtant déjà modifié les forces aveugles et sauvages de la nature. De siècle en siècle il humanise les climats, adoucit les contrées farouches et civilise les éléments. Cette influence de l'être moral sur la matière est capable de développements prolongés. La lente puissance de l'homme et des sociétés enlève le venin aux reptiles, le poison aux plantes malfaisantes, aux épidémies le souffle humide de la mort. Un peu plus, elle fondrait les mers de glace, elle arrêterait le cours des vents impétueux, elle commanderait aux nuages du ciel et aux rayons du soleil.

...L'humanité pense de siècle en siècle par le cerveau de quelques hommes ; une lumière sombre et troublée se répand çà et là, toutes les fois que la main de ces hommes agite le voile qui recouvre le problème de nos destinées. De telles recherches ne pourraient pourtant être stériles. C'est par la curiosité que le fruit de la science est tombé aux mains des premiers habitants du globe ; c'est par la curiosité que l'homme étendra ses prévisions sur le monde à venir.

Dieu commence pour nous où s'arrêtent les limites de notre raison ; d'où il résulte que le progrès de la raison humaine est autant d'envahi sur la Divinité ; mais l'éternel auteur des choses voit encore avec une secrète joie cette témérité de l'homme qui s'avance sur lui, couvert de la liberté de pensée comme d'une armure.

(à suivre). ALPHONSE ESQUIROS.

Anniversaire Allan-Kardec

Le samedi, 2 avril, à 8 heures du soir, un banquet fraternel réunissait les membres de " l'Athénée Spirite de Marseille, " désireux de rendre à l'éminent pionnier du spiritisme l'hommage qui lui est dû.

Le défaut d'espace, ne nous permet pas, à notre grand regret, de reproduire, les divers discours qui ont été prononcés ; nous nous contenterons de signaler la virile profession de foi du directeur de la *Vie Posthume*, M. George, qui tout en reconnaissant le mérite incontestable de l'œuvre d'Allan-Kardec, est convaincu de la nécessité de la rajeunir, en élaguant de son sein, tout ce qui est

encore empreint de religiosité et de mysticisme ; ainsi qu'une belle poésie fort bien dite par son auteur, M. F. G., dont nous reproduisons ci-dessous les passages les plus saillants :

. . . .

Non la tombe n'est pas une vilaine trappe
Se jouant de nos jours. Elle est la grande étape,
Où l'homme prend repos, pour repartir après,
Plus fort et plus léger dans les champs du Progrès.

En deçà, le tombeau, triste à nous se révèle,
Il apparaît féroce ; il donne au-delà l'aile
Qui vient nous arracher aux griffes de la mort,
Et qui conduit au loin notre sublime essor...

Oui cette fosse humide et froide qu'on redoute,
N'est pour tout être humain, que la modeste voûte,
Qui prend l'homme au cercueil et le met dans l'azur !
Elle émeut le méchant et rit à l'homme pur.

. . . .

Mais qu'importe après tout, que par peur, par caprice,
Il plaise plus à l'homme un soleil qui pâlisse :
Qu'importe si l'écho ne lui transmet les bruits,
Pourvu qu'un horizon s'ouvre au-delà des nuits ;
Qu'importe que la brute et l'homme sanguinaire
Et les êtres pervers, et la femme adultère,
Sitôt dans le cercueil aient besoin de l'oubli ;
Qu'importe leur désir, s'il est bien établi
Que la mort est l'anneau qui prolonge la chaîne,
Qu'au-delà d'une toile existe une autre scène !

. . . .

Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire in-extenso cette remarquable poésie ; le lecteur pourra juger par ces quelques extraits de l'élégance et des bonnes pensées habituelles à notre poète spirite marseillais.

En résumé, bonne et excellente soirée, dont nulle acrimonie, nulle amertume n'est venue ternir le sentiment essentiellement fraternel et qui s'est terminée comme toujours, par une quête au profit des familles malheureuses. — E L.

Cérémonie Spirite. — Sous cette rubrique nous lisons dans l'*Avenir de l'Est* du 13 avril dernier l'entrefilet suivant :

« Chaque jour s'impose de plus en plus la nécessité d'arriver à « la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

« De tous côtés, on remarque une tendance, même chez les per- « sonnes imbues d'idées religieuses, à se passer du ministère du prêtre.

« Dimanche dernier quelques membres de l'*Union Spirite de* « *Reims*, assistés de leur président, M. Sohier, se réunissaient « chez un des leurs, M. Loubat, rue de Metz, 20. Ils avaient à « procéder à la réception de deux nouveaux-nés dans la grande famille humaine.

« Dans une chaude allocution, M. le président de l'*Union Spirite*, « a fait ressortir le devoir incombant de droit aux parents, sans « oublier les liens de solidarité qui forment la base de la doctrine « spirite, par l'application des principes d'amour, de charité et de « fraternité qui doivent exister entre tous les membres de la « société universelle.

« Cela vaut bien le baptême catholique. »

Nous ne pouvons que féliciter chaleureusement les parents des nouveau-nés et l'*Union Spirite de Reims* de leur conduite digne d'être imitée. Il est certain que la croyance sans la pratique ne signifie pas grand chose, elle ne signifie même rien du tout. Le spiritisme n'aurait pas de raison d'être si ses partisans devaient rester à l'état de moutons de Panurge. C'est en *vivant* leurs principes, en y conformant leurs actes que les spirites se montreront dignes du nom qu'ils portent et qu'ils hâteront pour l'humanité l'heure de l'indépendance morale et de tous les affranchissements.

Le Lotus. — REVUE MENSUELLE DES HAUTES ETUDES THÉOSOPHIQUES, *tendant à favoriser le rapprochement entre l'Orient et l'Occident, sous l'inspiration de Mme Blavatsky. Editeur : Georges Carré, boulevard St-Germain, 112, Paris. Abonnement : 12 francs par an.*

Tel est le titre d'une nouvelle revue qui vient de paraître et qui n'est, à vrai dire, que la transformation de la *Revue*, regrettée, *des Hautes Etudes*, que dirigeait naguère encore M. René Caillié.

Il en est qui, dans le processus de leurs recherches, se proposent pour orientation l'avenir et d'autres le passé. C'est ainsi que M. René Caillié, après avoir écrit avec éclat et conviction pour le Spiritisme, ayant rebroussé chemin au lieu d'aller de l'avant, rencontra

bientôt après le Roustaingnisme qu'il défendit avec non moins d'ardeur et de bonne foi qu'il en avait mis à défendre l'objet de ses premières convictions. C'est ainsi, encore, que les théories vides et creuses de Roustaing ne peuvant convenir, ni suffire à nourri longtemps les avides aspirations de cet esprit d'élite, on le vit d nouveau s'en détacher et diriger sa barque, ou plus prosaïquemen son journal vers un passé plus lointain encore où il échoua défini tivement sur les bords brumeux du Théosophisme.

Pour nous qui ne pouvons déjà nous contenter des progrès pré sents, que nous croyons pourtant supérieurs à tous les progrè passés, de l'Occident ou de l'Orient, nous aspirons non à travail ler à la résurrection d'un passé que nous avons vécu et qui nou inspire par là même plus de répulsion que de sympathique attrac tion ; mais à unir nos efforts aux efforts de quiconque a en vue d déblayer au contraire l'avenir des mille et vains préjugés séculai res, politiques, philosophistes et piétistes, qui seuls en voilent en core la resplendissante aurore.

C'est assez dire que nous prenons nettement parti contre les théo ries théosophiques et le but que poursuit le *Lotus* ; mais nous n rendons pas moins sincèrement et largement hommage aux convic tions et au réel talent des rédacteurs de cette Revue dont le premie numéro est véritablement remarquable tant dans la forme littérai re que dans la clarté et la précision du fond. Il nous suffira d'ail leurs de citer les noms de Mme Blavatsky, de MM. Barlet, K. Ga boriau, F. Dramard, etc., pour se faire une juste idée de l'impor tance et de la valeur des théosophes qui, dans ce journal, von essayer d'initier le public français aux doctrines des Mahatma Nous sommes en présence d'adversaires sérieux et bien armés, et c n'est pas en patronant des livres de la force de celui de M. Jules Edouard Bérel que les spirites peuvent s'attendre à lutter ave avantage. — M. G.

Nous souhaitons la bienvenue à une nouvelle Revue mensuell qui se publie à Bruxelles, 17, rue des Fabriques, abonnement 2 fr. 6 par an, ayant pour titre **Les Sciences Mystérieuse** Ce journal rédigé par un comité est purement éclectique, c'est-à dire accessible à toutes les opinions librement et sincèremen exprimées.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.